

## Bulletin de liaison septembre 2023

La lettre qui relie les Académiciens

### Editorial de Marc Bélit

Un bulletin, l'a-t-on assez dit est une prise de température du temps que nous vivons, des événements qui retiennent notre attention, de nos réflexions politiques ou morales (littéraires parfois) du monde tel qu'il va et tel qu'il se donne à comprendre pour des esprits libres qui prennent le temps de communiquer à d'autres les pensées qui les habitent ou les traversent.

Qu'ils en soient remerciés, ils ne sont pas si nombreux. Faire société, c'est cela. Faire cercle c'est autre chose comme nous le raconte Étienne Lassailly. Faire monde, c'est réfléchir sur la meilleure manière de faire en allant s'informer chez Tocqueville c'est ce que fait Thierry Moulonguet. Méditer sur la religion et la foi est l'ordinaire de notre ami Jean Casanave. Suivre la gestation et l'itinéraire d'un tableau de Degas qui est au Musée des Beaux-Arts relève de la curiosité en éveil de Patrick Voisin. Se souvenir des amis, des écrivains, des résistants, des poètes Paul Mirat le fait mieux que personne. Marie-Luce Cazamayou quant à elle, nous conte les travaux et les jours de ce Béarn qu'elle connaît si charnellement.

Enfin votre serviteur a glissé dans ces pages quelques pensées estivales avant le retour des soucis ordinaires. Comptez bien, nous sommes moins que dix.

Gageons que la lecture variée de ces angles rédactionnels saura retenir votre intérêt et vous inciter à prendre la plume ou le clavier, c'est par là que passe et se mesure le battement de cœur de notre assemblée.

Marc Bélit

### SOMMAIRE

- 1 L'éditorial du Président
- 2 La longue vue d'Alexis de Tocqueville,  
*Thierry Moulonguet*
- 4 Des catholiques nouveaux,  
*Jean Casanave*
- 9 Kenneth White, le plus Béarnais des Écossais,  
*Paul Mirat*
- 12 Le voyage parisien du Degas du musée des Beaux arts de Pau,  
*Patrick Voisin*
- 17 Figs, Higue, Hidje et Ficatum,  
*Marie-Luce Cazamayou*
- 20 Les soucis ordinaires : éphéméride estival,  
*Marc Bélit*
- 23 Le Cercle anglais : témoin de trois siècles à Pau, par Pierre-Henri Sabin,  
vu par *Etienne Lassailly*
- 25 Prochains événements
- 25 Décoration
- 26 Nécrologie

## RÉFLEXIONS

---

### La longue vue d'Alexis de Tocqueville sur 2023

*Thierry Moulouguet*



Dans « De la démocratie en Amérique » publié en 1835, Alexis de Tocqueville anticipait « le triomphe graduel de l'égalité » et s'interrogeait sur la conciliation possible entre ce mouvement inéluctable et le maintien des libertés. Il voyait les options suivantes : « La société marchait et les entraînait chaque jour avec elle vers l'égalité des conditions ; la question était alors de savoir si l'on aurait une société démocratique marchant sans poème et sans grandeur, mais avec ordre et moralité, ou une société démocratique désordonnée et dépravée, livrée à des fureurs frénétiques, ou courbée sous un joug plus lourd que tous ceux qui ont pesé sur les hommes depuis la chute de l'Empire Romain ».

Il évoquait également le risque de voir se répandre « une médiocratie matérialiste et jalouse qui, promouvant l'intérêt particulier, éloigne dangereusement de la participation à la chose publique ».

L'équilibre entre égalité et liberté pouvait se construire selon lui sur cinq fondations :

- L'éducation
- Des institutions garantissant des contre-pouvoirs
- Un large pouvoir aux autorités locales
- Une vie associative foisonnante
- Une presse libre

Ces préconisations paraissent plus actuelles que jamais en regard des défis auxquels fait face le pays et que les événements du début de l'été ont une fois encore et dramatiquement mis en lumière. Il en va ainsi particulièrement de la décentralisation dont Alexis de Tocqueville résumait ainsi le principe à son retour d'Amérique : « Le gouvernement ne s'occupe que de ce qui a un rapport à l'ensemble des États, les localités arrangeant à elles toutes seules leurs affaires. C'est ainsi qu'ils ont rendu la République praticable ». On sent bien qu'il y a dans cette direction un très grand potentiel de progrès ouvert à la France. Il suffit d'observer combien nos voisins espagnols, italiens ou allemands tirent parti de leur régionalisation. Le chantier de l'éducation est quant à lui probablement la clé de voute d'un ressaisissement de la nation, certainement beaucoup plus encore qu'un nouveau plan banlieue. Écoutons encore Alexis de Tocqueville : » Une nation qui ne demande que le maintien de l'ordre est déjà esclave au fond de son cœur ; elle est esclave de son bien-être et l'homme qui doit l'enchaîner peut paraître.

« Oui, l'enjeu est bien un supplément d'âme, le bien commun remis au premier plan, et la diffusion d'un nouvel esprit de coopération entre les différentes parties prenantes de la société. »

## Des catholiques nouveaux *Jean Casanave dit : Jan de Bartaloumè*

*(à avaler avec un verre d'eau fraîche pendant les vacances)*



**Église de Sauvelade**

*Sylvia s'inquiète : « Que pensez-vous de ces jeunes qui se retrouvent dans les églises et qui ont l'air de s'approprier avec un certain bonheur les rites et les traditions que nous trouvons désuets et que nous avons abandonnés peut-être sans précaution ? Ne sont-ils pas le reflet de toute une génération qui ne supporte plus de voir une société qui se délite de plus en plus faute de valeurs et de références communes ? Ne trouvez-vous pas que l'on devrait accorder plus d'attention à ce phénomène même s'il reste marginal par rapport à l'ensemble de la jeunesse du pays ? »*

« Ces jeunes sont les petits-fils de ma génération. Leurs grands-parents ont vécu leur enfance dans le berceau de ce qui restait de la chrétienté. La famille, l'école, la mairie, l'Eglise « tiraient » dans le même sens. Nous sortions de la guerre, il fallait reconstruire le pays. On avait besoin de bras et de têtes sur lesquels on pouvait compter. D'où une éducation homogène basée sur les grands principes du décalogue version chrétienne ou laïque selon Jules Ferry mais qui se rejoignaient sur l'essentiel. La malhonnêteté, le mensonge, la diffamation, le non-respect de la loi ou des parents, le travail bâclé, le manque de conscience professionnelle, autant de choses bannies et proscrites dont on ne discutait pas du bien ou mal fondé. Malgré les soubresauts de l'histoire et le changement de monde qui accompagna les

« trente glorieuses », ce soubassement culturel n'a pas été entamé pour une majorité d'hommes et de femmes de cette génération.

Il n'en va pas de même pour les deux générations qui ont suivi. Les quadragénaires d'aujourd'hui sont nés à la fin de cette période de progrès prodigieux et inquiétant à la fois, de paix relative en Europe, d'une certaine aisance acquise qui a largement favorisé l'individualisme et le « chacun pour soi ». L'Etat s'est de plus en plus préoccupé du bien-être des citoyens. Les organisations professionnelles et sociales ont pallié les déficiences de la société. L'individu, moulé par son origine et la société à laquelle il appartenait, conscient des devoirs à lui rendre, est devenu avant tout un sujet de droits. Il a grandi dans une famille et une école, de plus en plus attentives à son épanouissement au point que tout effort, toute contrainte lui ont été épargnés. Ainsi est née une culture générale du « ludique » et du « rentable » devenue les critères exclusifs de son engagement dans un monde où chacun a voulu être sa propre référence en matière de morale, de politique ou de religion. Ces jeunes n'ont connu qu'une seule religion, celle du culte du « sujet ». « Moi je pense que...moi je crois que... ». Ce qui aurait pu être une reconnaissance de la promotion et de la défense de l'individu face aux forces oppressives de la société s'est transformée en un grand bouillon socioculturel confus, sans repères nets entre le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le bien et le mal. « Sans pères et sans repères » s' alarmaient les éducateurs que l'on taxait de « ringards » il y a déjà 30 ans. N'ayant jamais fait l'apprentissage de critères de choix solides, ces jeunes sont devenus la proie de tous les marchands d'illusions. Devenus adultes, ils n'ont vu dans la religion qu'un monde déconnecté du réel.

Une minorité d'entre eux, qui a connu l'ambiance d'une famille traditionnelle et le respect de certains cadres, a pu également bénéficier du support d'une pratique religieuse et d'une vie ecclésiale favorisant l'épanouissement de leur personne. L'Église leur est apparue comme le prolongement normal de la vie familiale mais ils furent très peu nombreux dans ce cas car il faut compter sur le temps de l'appropriation personnelle de l'héritage familial et cela ne va pas sans crises ni remises en questions.

Les autres, ceux et celles qui erraient dans le désert du super marché des valeurs « liquides » et plastiques, adaptables aux opportunités variables et à l'ego instantané, ont eu connaissance de la foi chrétienne par des voies qui sortaient du cadre classique et qui empruntaient des chemins nouveaux, allant de la lente maturation à l'illumination subite en passant par la rencontre fortuite.

Ils sont entrés dans une église, ils y ont trouvé un lieu étrange, vieillot mais apaisant. L'antithèse de leur monde. Ils sont tombés sur une page d'évangile pour eux d'une totale nouveauté et qui leur paraissait attirante (une bonne nouvelle). Dans cette institution frileuse et moutonnaire ou peut-être en dehors, ils ont fait connaissance de groupes plus jeunes, plus « attestataires » où l'on savait distinguer encore le vrai du

faux, le bien du mal, le permis du défendu, le sacré du profane. Ces communautés bien identifiées leur ont fait l'effet d'une barque dans la tempête et comme des naufragés, ils ont sauté dedans. Devenue leur planche de salut, elle est l'objet de tous leurs soins ; ils s'attachent à colmater ses brèches, à remettre en valeur les outils de navigation, à repeindre les planches ; ils rehaussent le mât, donnent à la voile des couleurs voyantes et chatoyantes afin que l'embarcation soit bien visible et identifiée. Processions, bannières, autels bien flamboyants, signes ostensibles de piété, ornements scintillants, chandeliers allumés sont l'expression du sacré. Ils sont tellement occupés à rendre ses beaux atours à l'esquif qu'ils en oublient l'essentiel : connaître et comprendre cet océan plus que « chahuté » sur lequel ils naviguent, le monde d'aujourd'hui. Au mieux, celui-ci reste extérieur à leurs préoccupations, au pire il est considéré comme opposé à l'Église et mauvais pour le chrétien. De toutes les façons, il faut le changer et infiltrer en son sein, par le biais d'actions caritatives et de propositions éducatives affichées, des cellules qui, par contamination, créeront une contre- société. Un anticorps social et politique sensé être à l'image du Royaume de Dieu.

Il est en effet un peu étonnant de voir resurgir ce goût pour un mode d'Église que ces jeunes générations n'ont pas connue. Mais il ne faut pas croire qu'il s'agit d'une génération spontanée. Dès la fin du concile Vatican II, l'évêque Marcel Lefebvre avait manifesté son refus de l'aggiornamento et créé un schisme. D'autres plus rusés, n'osant pas franchir le Rubicon, ont sapé consciencieusement de l'intérieur les propositions conciliaires en les accusant d'avoir cédé à la modernité, par nature mauvaise, alors que l'effort des théologiens de l'époque consistait justement à revenir à la tradition la plus antique. Ni dehors ni dedans, ils se sont plutôt installés sur une lisière liturgique qui fait appel à une tradition déclarée authentique et séculaire.

Il ne faudrait cependant pas réduire le mouvement traditionaliste à un ripolinage de la liturgie. Il a trouvé dans les cales de la barque une théologie néo thomiste qui lui a fourni une vision du monde où le naturel et le surnaturel sont bien différenciés, où la raison est soumise à la foi et ne peut rien lui apporter à priori, contrairement à St Thomas qui avait emprunté le bagage philosophique d'Aristote. Cette théologie a envahi les séminaires et a fourni le vocabulaire nécessaire à un catéchisme qui se veut universel. Oubliés les Congar, les de Lubac, les Teilhard, les Durwell, les Guardini, les Chenu. Il suffit d'asséner et de répéter des formules sensées traduire la « foi de toujours » et de rejeter dans les ténèbres extérieures toutes les théories qui ont amené le monde à l'état de délabrement que l'on sait. En confondant la tradition vivante remontant aux pères de l'Église avec la chrétienté qui avait installé, du moins en Europe, une sorte d'alliance entre le civil et le religieux, on jette ainsi le discrédit sur le Concile jugé plus pastoral que dogmatique. Certes son application avait donné lieu à des expériences parfois contestables mais l'ensemble des catholiques avait accepté les réformes conciliaires. Ironie de l'histoire : ceux qui vouaient « ces prêtres

de gauche » à la géhenne, les accusant de « faire de la politique » il y a 50 ans, font exactement la même chose aujourd'hui dans le sens opposé.

Revenir à la chrétienté implique donc une action sur la société qui désigne des adversaires et recherche des alliés. L'apport d'appuis idéologiques se fait de plus en plus voyant de la part de certains partis politiques ainsi qu'un soutien financier à peine masqué de grandes firmes pour les institutions mises en place par ce mouvement en matière d'écoles, de moyens de communication, de constructions...A y regarder de près, on peut constater comme un mimétisme qui s'établit entre certains partis politiques en quête de normalisation et ces groupes identitaires catholiques qui enveloppent du manteau de la vraie tradition une véritable stratégie de reconquête et de restauration de la cité des hommes. Et comme l'opinion publique façonnée par les médias a horreur des nuances, le mouvement traditionaliste, avec ses options claires et souvent sans nuance, bénéficie de titres accrocheurs et finit par être identifié à l'Église tout entière.

L'enthousiasme, la sincérité, la générosité, la droiture de ces jeunes ne sont pas contestables. Cette « reconquête » de la société fourmille d'initiatives nouvelles les engageant dans des actions sociales et caritatives mobilisant leurs compétences dans l'aide aux plus démunis et aux marginaux de la société. Il faut espérer, seulement, que ces initiatives découlent d'une charité désintéressée et non d'un désir de récupération calqué sur celui des partis politiques. En prenant de l'âge et en convoquant l'expérience de l'histoire, ils s'apercevront qu'on ne construit rien de durable en s'appuyant seulement sur un « contre » systématique à ce qui s'oppose ou qui est différent.

Résultat positif : il y a encore des jeunes dans la barque et elle flotte encore ! Les JMJ vont-elles succomber au charme des « gardiens de la tradition » comme l'a fait le pèlerinage de Chartres ? « Ces jeunes cherchent à se former » nous dit l'enquête du journal La Croix du 25 mai 2023. Espérons qu'ils assimileront, entre autres choses, l'immense travail théologique qui a précédé et suivi le Concile et qu'ils regarderont avec un regard bienveillant l'expérience des baptisés qui l'ont vécu et incarné dans le monde du 20<sup>ème</sup> siècle. Auront-ils l'audace de poser un regard neuf et sans à priori sur les questions ouvertes par le document de travail mis en œuvre par le synode actuel ?

Résultat négatif : Il faudra attendre peut-être la troisième génération pour que se dissipent les malentendus bien orchestrés et les jugements sans appels qui clouent la génération conciliaire au pilori : « Elle a vidé les églises !!! » répète-t-on sans chercher à comprendre que ce n'était pas tant l'Église qui avait changé mais le monde qui l'entourait. Dans la foulée des « trente glorieuses » l'homme de la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle n'avait plus besoin, pensait-il, d'un Dieu créateur de la nature et réparateur de l'humanité. Il se suffirait désormais à la tâche ! D'où une désaffection grandissante pour l'Église considérée, à l'instar d'un musée, témoin d'un passé

révolu. Il ne faudrait pas que le retour des grandes peurs occasionnées par le changement climatique, l'épuisement de la planète, le risque de guerre nucléaire, le monstre de l'intelligence artificielle échappant à la vigilance de son créateur, réveille la religion d'un Dieu vengeur et justicier qui rétablira son autorité sur les décombres de l'humanité. Le monde y perdrait le cœur de l'Eglise du Christ, son message originel, la Bonne Nouvelle de Jésus.

Une espérance et peut-être une heureuse surprise : Que cette fracture qui s'élargit chez les catholiques déclenche une réaction saine et claire de tous ceux et celles qui se refusent à réduire, à inféoder ou à confondre la Bonne Nouvelle du Christ avec une restauration partisane, quelle qu'elle soit, de la cité des hommes. Dieu et César sont montés dans la même barque. César peut transformer celle-ci en paquebot de croisière mais Dieu peut calmer les flots ! Plus qu'une nuance ! « N'ayez pas peur », malgré les échecs apparents Christ a vaincu le monde et toutes les aberrations que celui-ci s'ingénie à inventer !!

Jan de Bartaloumè, suite de « L'âne se jette à l'eau » médiaspaul 2023



## Kenneth White, le plus Béarnais des Ecossais, *Paul Mirat*

Le Livre des Abîmes et des Hauteurs



(courtesy) © David Le Doedic pour Sud-Ouest

**Kenneth White, le plus Béarnais des Ecossais, s'est éteint à 87 ans dans la nuit du 11 août dernier. Retour sur une amitié inattendue.**

La première fois que j'ai croisé Kenneth White c'était dans le petit bistrot sous les arceaux de la place Reine-Marguerite à Pau. Occupé à claquer des parties gratuites sur le vieux flipper je ne m'étais pas aperçu de sa présence. C'est en me retournant pour commander un café que j'ai vu sa tignasse hirsute et sa mine, excédée par le raffut de la machine ; papiers et livres couvraient sa table, visiblement je faisais obstacle à sa concentration. Pour m'excuser nous avons partagé un café, bavardé un instant qui s'éternise encore. Ken était à l'époque un parfait inconnu, son œuvre était en gestation à Pau, dans une des tours d'Aspin, face aux montagnes, et ce n'est qu'au milieu des années 1980 que son nom a commencé à briller au firmament littéraire. Le jeune et brillant étudiant écossais décroche son premier poste d'assistant d'anglais à la fac de Lettres de Pau qui n'est alors qu'un « collège littéraire », installé villa Formose. Il débarque en septembre 1967 et se fait virer le printemps suivant par un doyen éclairé qui lui signifie « L'université de Pau n'a pas besoin d'esprit brillant ». Nommé titulaire de la chaire de poésie du XXème siècle à la Sorbonne, il se débrouille pour caler ses cours entre le lundi et le mercredi. Son travail hebdomadaire accompli, il regagne rapidement son

appartement de Pau pour retrouver Marie-Claude, prof d'anglais au lycée Louis-Barthou et traductrice de pratiquement l'intégralité de son œuvre.

En ce temps-là, une sorte de drôle de club hippique voit le jour dans les écuries d'Angaïs ; le responsable, éminemment sympathique, était un étrange bonhomme capable de disparaître quatre ou cinq jours en laissant sa cavalerie piétiner le purin et sans nourriture. Je me pris d'affection pour ces pauvres chevaux, je les soignais du mieux que je pouvais et montais beaucoup dans les bois environnants. Un jour, comme abandonné sur une botte de paille, je vois un livre de White : *Une Apocalypse Tranquille*. La couverture jaune de Grasset est ornée d'un bandeau rouge qui affirme : « Une nouvelle géographie mentale ». J'ai un vrai coup de cœur, je devore l'ouvrage et décide de découvrir tout ce que Ken a publié. Je pousse la porte de cette ancienne librairie de la rue Latapie. Une fois ma demande formulée, la propriétaire me sourit d'un air entendu, me conduit vers les livres du jeune Ecossais et me déclare qu'il est ici chez lui. Comme de nombreux Palois, je devins un fidèle du lieu où ses lectures et causeries attiraient un public nombreux. Quelques années plus tard, enthousiasmé par la lecture de son recueil de poèmes *Atlantica* qui venait de paraître chez Grasset, et désolé qu'il ait déménagé en Côtes d'Armor, je lui envoie un petit mot via sa maison d'édition. Quelle ne fut pas ma surprise de recevoir sa première lettre, quelle émotion de parcourir ces lignes à la large écriture, tracées par Old Crow, le Vieux Corbeau, surnom affectueux qu'il donne à sa plume Mont-Blanc. Nous entamons une correspondance quand un jour il m'annonce sa venue à Pau où il souhaite organiser la réunion fondatrice de l'Institut International de Géopoétique ; elle aura lieu en avril 1989, place Clemenceau, dans l'appartement de son ami écrivain voyageur Pierre Minvielle.

Peu de temps après, le premier colloque de l'Institut se réunit au château de Pau. Est-il utile de préciser que l'affection que Ken et sa femme Marie-Claude portent à notre région est profondément sincère ? Les rencontres se succédèrent au rythme de l'Institut. Nous nous retrouvons toujours avec plaisir soit à la Sorbonne, soit en Béarn où pendant des années il a écrit des milliers de pages qu'il stockait sur le plancher de son appartement, sous des galets du gave.

Au cours d'une réunion des Anciens du Lycée, je retrouve le peintre palois Jacques Roux qui louait une chambre-atelier rue Lapouble. Après les agapes, Jacques m'invite à jeter un œil à ses derniers pastels. Je suis troublé, je connaissais ses premiers dessins à la mine de plomb, un travail remarquable de finesse et là il décroche des toiles chamarrées, immenses, d'une violente poésie. Il me raconte les dernières années qu'il vient de passer enchaîné à sa table de travail. L'analogie avec Kenneth est évidente, ces deux hommes, enfermés dans leurs appartements palois ont, au même moment, donné vie à leurs œuvres respectives. L'unité de temps, l'unité de lieux, le lendemain matin, je téléphone à Kenneth, lui raconte l'entrevue avec Jacques et lui propose de m'envoyer un texte sur ses premières années passées à Pau. Amusé, l'ermite de Trébeurden accepte ma proposition et

quelques semaines plus tard, j'avais le privilège d'éditer les impressions de son séjour palois, qui a duré de 1967 à 1985, illustré par les premiers dessins de mon ami Jacques Roux, dans *Le Livre des Abîmes et des Hauteurs*<sup>1</sup> qui fera, grâce à l'amitié que me portait Marie-Jo Delhomme, sa première sortie paloise au cours d'une mémorable soirée au Parvis de Pau.

Les librairies étaient encore nombreuses à Pau et je leur dois une reconnaissance absolue. L'Aide-Mémoire et le Parvis bien-sûr, mais aussi M. Legoff, rue Gambetta dont on distinguait les nuages de sa pipe derrière les piles de livres : avec *Le Rivage des Syrthes*, je lui dois une pure joie adolescente. Madame Fourguettes aux commandes de la librairie François Villon, formidable librairie qui elle-aussi empestait le tabac brun m'imposa fermement *L'Usage du Monde* de Nicolas Bouvier. La librairie des Pyrénées rue Saint-Louis, mon premier réservoir de livres d'enfant, était un fouillis de cartes et d'incunables, un paradis pour les fouineurs à l'image de Marrimpouey dont les presses Heidelberg, briquées et habilement maniées, résonnaient il n'y a pas si longtemps. Que dire de Madame Tonnet ? Adolescent, elle m'impressionnait beaucoup. Presque centenaire, elle ne quittait pas la caisse enregistreuse, vintage elle-aussi. Tonnet qui de cauchemar de la rentrée des classes est devenu caverne d'Ali-Baba. Officialisée par un décret de la mairie de Pau en 1779, la librairie Tonnet, seule à avoir résisté aux tourmentes, est sans doute la plus ancienne librairie familiale de l'hexagone. Le onze août 2023, alors que j'écris ces lignes, j'apprends que Kenneth White vient de nous quitter. S'il est trop tard pour les libraires palois de l'inviter en Béarn, gageons qu'ils sauront vite lui rendre l'hommage que méritent l'œuvre et l'homme.

<sup>1</sup> *Le Livre des Abîmes et des Hauteurs*, Kenneth White, illus Jacques Roux, Covedi, Pau 1992

## Le voyage parisien du Degas du Musée des Beaux-Arts de Pau *Patrick Voisin*



Edgar Degas, Portraits dans un bureau (Nouvelle-Orléans) [dit aussi Un bureau de coton à La Nouvelle-Orléans], huile sur toile, 1873, 74 x 92 cm, Pau, France, musée des Beaux-Arts

Le musée des Beaux-Arts de Pau possède dans ses collections un tableau de Degas qui présente la particularité d'être le premier Degas acheté par un musée de province, en 1878 ! Il s'agit de Portraits dans un bureau (Nouvelle-Orléans) [dit aussi Un bureau de coton à La Nouvelle-Orléans], une huile sur toile peinte en 1873. Ce tableau a été l'élément majeur d'une des salles du musée d'Orsay, à Paris, dans son exposition « Manet-Degas » du printemps 2023, construite autour d'un parallèle entre ces deux acteurs essentiels de la nouvelle peinture des années 1860-1880 que sont Édouard Manet (1832-1883) et Edgar Degas (1834-1917).

C'est en octobre 1872 que Degas décide de partir six mois à La Nouvelle-Orléans où habite une partie de sa famille maternelle qui y vit du commerce du coton ; il écrit qu'il découvre un pays qui est « un peu le sien » et où l'on « vit pour le coton et par le coton » ; il faut ajouter qu'il n'avait jamais vu de coton auparavant. Et le coton, à cette époque, est emblématique des États-Unis.

Il y peint, à la demande de sa famille, plusieurs tableaux dont un portrait de groupe, celui-là même que le musée des Beaux-Arts de Pau a acquis cinq ans après son exécution alors que l'artiste pensait le vendre à « un riche filateur de Manchester » ! On voit au premier plan, assis sur une chaise, Michel Musson, l'oncle du peintre et le patron du commerce de coton ; puis, il y a les deux frères de Degas, également neveux de Musson : René en train de lire un journal et, à gauche, Achille adossé de façon décontractée à un guichet ; il y a encore, autour de la table, le gendre de Musson, qui tient le bout de coton, et James Prestige, l'associé de Musson, en veste claire ; le portrait est complété par des employés, ceux qui se tiennent au fond du bureau ainsi que celui qui remplit un registre. Dans le cadre strictement commercial du bureau et non dans une plantation, il semble normal, à cette époque, que l'on ne note aucune présence « noire », mais ne faut-il pas y voir une autre raison ?

Le visiteur du musée des Beaux-Arts de Pau, sans le contexte que pourrait fournir un commentaire socio-historique détaillé et sans le cotexte que constituerait la présence d'autres tableaux à étudier ensemble, peut toujours approfondir cette toile d'un point de vue esthétique, par une analyse plastique: traitement de l'espace, composition, attitudes, profondeur, palette de couleurs, lignes de force, point de vue ; et, par exemple, il remarquera vite le sol incliné qui permet de voir tous les personnages. Mais il ne peut pas comprendre ce que l'exposition du musée d'Orsay a mis en valeur dans le parallèle avec Manet autour de plusieurs tableaux liés à La Nouvelle-Orléans, à la guerre de Sécession (1861-1865) et à la condition des Noirs dans le Sud.

En effet, Degas ne pouvait pas ne pas s'interroger sur ce qu'il appelle « le monde noir » car, d'une part, la découverte de La Nouvelle-Orléans lui rappelle ses origines créoles et, d'autre part, le contexte de sa venue est celui de l'après-guerre de Sécession. C'est ce que montrent ses lettres exprimant un certain malaise et l'on peut mieux comprendre l'absence du « monde noir » dans ses tableaux d'alors, dont les toiles représentant le bureau de coton et son personnel.

Mais, il y a pourtant une exception qui mérite d'être éclairée : un de ses tableaux présente une nounou noire aux traits à peine esquissés sur le seuil extérieur d'une maison, très probablement celle de Michel Musson sur Esplanade Avenue à La Nouvelle-Orléans ; il s'agit de Cour d'une maison (Nouvelle-Orléans, esquisse), une huile sur toile également peinte en 1873.



Edgar Degas, Cour d'une maison (Nouvelle-Orléans, esquisse),  
huile sur toile, 1873, 60 x 75 cm, Copenhague, Danemark, Kunstindustrimuseet, collection Ordrupgaard.

Or, c'est ce tableau qui a valu la présence de la séquence nouvelle-orléanaise de Degas – donc celle du Bureau de coton du musée des Beaux-Arts de Pau – dans l'exposition « Manet- Degas » du musée d'Orsay. En effet, le tableau de Degas fait écho à un tableau de Manet, Enfants au jardin des Tuileries, où figure, dix ans plus tôt, une nourrice noire qui, même si elle n'est pas au centre de la toile réservée à trois petites filles dont deux ont une robe d'un blanc éburnéen et coruscant, ne peut pas ne pas attirer le regard à cause de sa coiffe rose qui souligne sa présence ; le mélange des classes sociales se traduit dans les vêtements distinctifs. On ne peut en dire autant de la nourrice du tableau de Degas, même si paradoxalement elle est au centre, mais dans une toile aux couleurs ternes où l'ombre peut fausser la lecture des identités. Bref, c'est à Paris, loin des plantations du Sud des États-Unis, que Manet croque la scène de son tableau, alors qu'il a fallu que Degas aille à La Nouvelle-Orléans pour qu'il découvre et peigne le même personnage de nourrice noire !



Édouard Manet, Enfants au jardin des Tuileries, huile sur toile, 1861-1862, 37,8 x 46 cm,  
Providence, États-Unis, Museum of Art, Rhode Island School of Design.

Dans la séquence nouvelle-orléanaise qui nous intéresse, le mérite de l'exposition « Manet-Degas » est bien d'avoir dépassé la banale dimension de l'existence de possibles échos entre les deux peintres pour faire naître un vrai dialogue serré entre des toiles qui racontent des positions différentes par rapport à la société et au rôle

que l'art peut avoir à son égard. Ce qui semble être la clé de lecture est donc l'écart important qui existe entre deux politiques et deux esthétiques de la peinture chez Manet et chez Degas.

Manet est un républicain convaincu et il peint des œuvres qui renvoient à des événements qui suscitent chez lui de l'émotion ou de la révolte, tels que la guerre de Sécession (1861- 1865) ou l'exécution de l'empereur Maximilien au Mexique (1867) ; l'artiste et le citoyen ne faisant qu'un chez lui, il cherche à frapper l'opinion. En revanche, Degas a un principe, celui de toujours mettre l'actualité en dehors de l'œuvre qu'il destine à un public, même si, dans le cas de la guerre de Sécession, sa famille maternelle a été concernée au premier plan. Pourtant, en 1873, Degas voit bien le problème d'une société encore marquée par le système esclavagiste dans le Sud et il évoque à plusieurs reprises Manet dont il dit qu'il « verrait ici de belles choses ».

Manet aurait pu voir, en particulier, dans le même bureau de coton que celui du tableau du musée des Beaux-Arts de Pau où il figure sur le bord droit, la représentation d'un vaisseau : est-ce l'USS Kearsarge, sloop de guerre des Unionistes du Nord ou – ce qui serait plus probable dans le Sud – le CSS Alabama du corsaire confédéré Raphael Semmes ? Ou tout autre navire du commerce du coton ? Il se trouve que par deux fois Degas lui attribue seulement un rôle d'élément de décor du bureau – élément d'ailleurs coupé –, puisqu'il apparaît aussi dans un deuxième tableau, *Marchands de coton à La Nouvelle-Orléans*, contemporain de celui du musée des Beaux-Arts de Pau, alors que Manet, en 1864, a fait de l'USS Kearsarge le sujet principal du sien, *Le Kearsarge à Boulogne*, parallèlement à son *Combat du Kearsarge et de l'Alabama* représentant en 1865 la bataille navale que se livrèrent les deux vaisseaux au large des côtes normandes, à Cherbourg, le 19 juin 1864, avec le coulage du CSS Alabama.

Degas met, au mieux, l'événementiel en marge de sa peinture, alors que celui-ci est le sujet à traiter pour le pro-Nordiste affirmé Manet. Il appert clairement que l'exposition « Manet- Degas » a eu le grand mérite de faire en sorte que tout prenne sens directement, sans passer nécessairement par la lecture d'ouvrages érudits.

Mais, revenons au Bureau de coton du musée des Beaux-Arts de Pau. Il est évident que le Noir – African-American – n'avait pas encore sa place dans le bureau de coton en 1873. Quant au tableau, il a regagné sa place sur un mur du musée des Beaux-Arts de Pau, à la clôture de l'exposition « Manet-Degas » le 23 juillet 2023, avant de probablement vite repartir pour une autre exposition dans le monde, car c'est un tableau très demandé que le musée des Beaux-Arts de Pau peut être fier d'avoir acquis pour son Salon des Amis des Beaux-Arts de Pau de 1878, à l'époque où Charles Le Cœur (1805-1897), installé à Pau depuis 1848, fut le fondateur et le premier conservateur du musée, de 1864 à 1897, avec l'aide de la Société des Amis des Arts de la ville qu'il fonda et présida, de 1863 à 1871 puis de 1878 à 1879.



À gauche : Edgar Degas, *Marchands de coton à La Nouvelle-Orléans*, 1873, huile sur toile, 58,7x 71,8 cm,  
Cambridge, États-Unis, Fogg Art Museum, Harvard University.

À droite : Édouard Manet, *Le Kearsarge à Boulogne*, 1864, huile sur toile, 81,6 x 100 cm,  
New York, États-Unis, Metropolitan Museum of Art.



## **Figues, Higue, Hidje, et Ficatum** **Marie-Luce Cazamayou**



**Voici donc le temps de figes, et de ces fruits merveilleux qui régaleront sur les chemins de l'école, les enfants gourmands.**

Il y a tant de figuiers et de figes sur l'espace conquis par Rome que ces fruits sont donnés aux oies et aux canards, à ces volatiles qui ont la capacité de stocker la graisse dans leur foie, ce qui va leur permettre de franchir les espaces entre chez nous, et ces climats où l'hiver est moins rude.

Bien sûr, nous tous qui sommes gourmets, et habitants du grand Sud-Ouest, nous savons tout cela.

Il y a encore des choses que nous faisons semblant d'ignorer, par exemple que, contrairement à ce qu'affirment tous les historiens de la cuisine et de la gastronomie, l'art de l'engraissement n'a pas disparu avec la fin de l'empire romain vers l'an 450 après JC, mais que cet art, comme tant d'autres choses laissées en héritage, a été gardé et transmis partout où les romains se sont installés. Et avec l'art de l'engraissement, celui de l'obtention du foie gras.

Le foie-gras portait chez les romains le nom de : Ficatum, mot raccourci volontairement très tôt, puisqu'il s'agissait du « jecur ficatum », étymologiquement lié à celui qui dit la figue, les oies étaient en effet, engraisées aux figes. La traduction littérale du nom de ce met recherché, c'est « foie engraisé aux figes ». Du point de vue biologique, cela s'explique puisque, après une ponte saisonnière contre laquelle on ne pouvait rien (à l'époque), les oisillons arrivent à 3 mois l'âge où ils vont être engraisés.

Loin de Rome, les légions romaines installées dans les régions conquises vivent comme les romains, et cultivent les arts dont ils ont joui. Que reste-t-il ? Les villas dont on retrouve les mosaïques, l'influence sur les langues, les habitudes, peut être la manière de célébrer le culte, l'autel, l'agneau même si les Dieux laissent la place à un Dieu unique, il a quand même un fils (comme dans le culte romain), tant et tant de choses en héritage.

Henri Deffarges conclut son Histoire du Foie Gras, en 1953 « dans cette Aquitania, cette Gascogne, par l'élevage séculaire des oies en Béarn, il serait facile de rétablir la continuité entre le « jecur ficatum » plat fétiche des romains et nos foies gras. » Je n'en doute pas, ayant passé pas mal d'heures à la Bibliothèque Nationale (quelle splendeur !), à courir après les textes de nos poètes du Moyen Age, nos troubadours, pour trouver (troubadour vient de trouver = trouba en béarnais) des traces des oies grasses dans les fêtes et leurs menus.

Loin de moi l'idée de lister mes trouvailles entre le livre de Cuisine de Apicius (1<sup>er</sup> siècle après JC), chapitre III, livre VII, de son Art Culinaire qu'il consacre à la recette de la préparation du Ficatum, (foie gras), et les lettres de commandes d'oies grasses d'Henri IV à ses pourvoyeurs béarnais.

Pour les amateurs de cuisine, je ne résiste pas à l'envie de vous donner la recette qui concerne le foie gras selon Apicius : « émincer le foie avec un roseau et faites-le tremper dans du garum. (le garum est l'équivalent de Nuoc Man et une façon de saler). Piler du poivre, de la livèche (herbe sauvage qui a un peu le goût du céleri, à trouver en herboristerie), deux baies de laurier, et couvrir le foie de ce mélange. Envelopper dans une crépine, faites rôtir au grill et servez. » Bien sûr entre amis nous avons essayé et c'est très bon !

Revenons aux figues. Lors du remembrement dont nous pouvons analyser aujourd'hui les effets positifs et les conséquences négatives, beaucoup de figuiers furent arrachés. On a douté beaucoup, lors de mes recherches du goût que devait avoir le foie d'un canard ou d'une oie, engraisé aux figues : cela ne pouvait pas être si bon que le foie-gras que nous connaissons ! Comme le maïs n'est arrivé dans nos contrées qu'après la conquête des Amériques, et ramené du pays des Incas et des Mayas, on a tendance à penser que le foie gras n'est obtenu que par l'apport du maïs aux élevages.

Pourtant la langue que nos parents utilisaient largement, celle du Sud, descendante du latin vulgaire, puis celle que nous utilisons comme les bons français que nous sommes, nous disent la filiation directe du « Hidje », et même du foie, avec le « jecur ficatum » cher aux romains, et donc avec la figue !

Qu'est ce que vous avez mangé lors de cette fête ?

Qu'abem mindjat Hidje ! (pardon ! pour les puristes de la graphie du béarnais)

= Nous avons mangé du foie gras ...

Pourquoi faut-il ajouter « gras » en français ? Car le mot « foie » qui ne vient de l'évolution du mot latin qui désigne le foie en latin : « jecur », vient lui aussi du « ficatum » dans l'expression si célèbre « jecur ficatum »... Mais il désigne l'organe vital... quel succès pour la figue !

Tandis que le mot « Hidje », désigne tout naturellement le « jecur ficatum » des romains qui n'a jamais cessé de déguster entre confits et confitures...

J'adore les figues, ce n'est pas demain que je vais retrouver ma taille de guêpe, mais j'ai goûté au foie engraisé aux figues, comme celui des Romains grâce à Monsieur Viau, agriculteur à Castetpugon, qui avait accepté d'engraisser des canards avec des figues. Ce foie a été dégusté à l'aveugle par des connaisseurs, et voici une remarque amusante relevée dans les commentaires : « oh celui-là ! on dirait le foie de ma mémé ! qu'il est bon ! »

Figues, ficatum, hidje et foie gras ... je sens que l'Académie a besoin d'une table bien garnie quand l'été va baisser un peu ses feux, et qu'un délicieux automne va nous donner envie de trinquer ensemble.

## Les soucis ordinaires : éphéméride estival

**Marc Bélit**

L'été invite à la paresse ; on n'écrit plus, on note, la pensée erre ou divague, l'information l'atteint un peu puis s'efface, c'est ainsi que se forment des pensées légères où se mêlent des traces de lecture. Le tout est d'avoir la force de les noter quand elles passent, sinon elles sont perdues.

**Voici ce qui reste du tamis de mes jours si semblables à ceux des autres.**



J'ai relu récemment ceci dans les confessions de Saint-Augustin : « je veux me rappeler de m'être souvenu ». Quelle autre façon de faire que d'écrire tant qu'on vous lit encore !

Festivals : Le bonheur que me donne l'écoute de l'opéra n'est jamais si parfait que lorsqu'on entend derrière les voix le crissement des ailes de cigale venir se glisser entre les notes. On sait alors qu'on est en Provence.

Du reste, un été sans champs de tournesols dans le paysage au tournant d'une route, pour moi, ne serait pas tout à fait un été.

Considérations atmosphériques : « Canicule » : temps de chien.

Il est des matins d'été après la pluie, où l'on se dit : ah on respire enfin.

Cette année, il me semble que les moustiques ont encore gagné du terrain. Bientôt nous ne pourrons plus sortir qu'armés d'insecticides. Après le masque des dernières pandémies, l'écran contre les nuisibles. Le monde devient irrespirable !

Jamais contents :

On a attendu le soleil à bord des plages, pendant des semaines en juillet, et lorsqu'il est enfin venu férocement en août, il a fait fuir tout le monde.

On a tout aussi désespérément attendu la pluie, lorsqu'elle est venue à son tour et s'est installée, elle a fait fuir ceux qui étaient restés.

Trop de monde sur les plages, trop de monde sur l'Acropole, trop de monde partout, les indigènes qui voulaient des touristes pour leur balance des paiements, n'en

veulent plus, ils suffoquent, c'est une immigration en sens inverse ! On veut les sous, pas ceux qui les apportent.

Avait-on aussi chaud du temps où l'on ne mesurait pas les températures ? Mais voyez comme l'humeur publique suit la courbe de celles-ci. Un coup de froid, les pluies diluviennes et en un jour tout change : l'été tropical devient un été pourri. C'est le moment que choisissent les partis politiques pour tenir leurs « universités d'été ». Le mot université dans ce cas m'a toujours paru un peu surévalué.

Cet été, j'ai lu le dernier livre de Pierre Michon (les deux Beune) S'il y a aujourd'hui un véritable écrivain en France... il est l'un de ceux-là. J'ai noté ceci dans ce livre : « l'accouplement est un cérémonial ; s'il ne l'est pas, c'est un travail de chien ». Les mots génèrent l'image, l'image donne à penser.

Tiens, après la chevauchée des Walkyries, il semble qu'on assiste avec Wagner au crépuscule des dieux... Il en reste encore qui se prennent pour tels !

Je voulais voir le film « Barbie » pour mesurer ce qu'il en est de la culture de masse et mieux comprendre comment on pollue l'imaginaire des gens. Résultat : aussi addictif et toxique que le sucre pour les diabétiques ! Netflix en pire !

Que de morts cet été : un poète écossais qui promena ses semelles de vent à Pau prit congé comme d'autres s'en vont au cœur de l'été, sans faire de bruit. Cela commence à faire du monde cette année !

Exit Philippe Sollers, Milan Kundera, Alain Touraine, exit : Jane Birkin, Tina Turner, Glenda Jackson, Gina Lollobrigida... le monde soudain paraît plus vide – effet générationnel sans doute – lorsque j'étais plus jeune, la mort des plus considérables ne m'affectait guère, ils ne comptaient pas encore assez pour moi. Depuis je les ai lus ou entendus ou vus au cinéma, et je me rends compte qu'ils ont ponctué nos vies au rythme de leurs apparitions ou de leurs publications. Une vie se tisse en nous de mille fils qui forment le tissu de nos pensées, quand le voile se déchire nous nous sentons un peu plus nus .

J'ai lu le dernier livre de Pascal Quignard : « les heures heureuses » ! Ça tombe bien !

Un dirigeant espagnol a glissé de son piédestal pour avoir confondu une remise de décoration avec le film de François Truffaut « Baisers volés ». Il va falloir proscrire ou circonscrire « l'abrazo » et le « pico » espagnol, ce penchant trop expansif !

J'ai lu aussi ceci de Michel Deguy : « le monde ressemble de moins en moins à ce que je préfère ». Envie de dire : je suis de cet avis.

Ou ceci encore : « les Français, ce peuple secoué par l'histoire ».

Cet été on a jeté des pierres contre notre ambassade à Niamey au Niger. Partout en Afrique noire francophone on conspue les Français. Quel désastre et quelle ingratitude ! Nous ne faisons plus ni peur ni envie au fil de politiques erratiques toujours pleines de bonne volonté et manquant de réalisme que nous avons menées.

Fin de l'été, l'enfant en nous dit : déjà ! La rentrée s'annonce en suivant : l'enfant dit encore : déjà ! Les parents bien souvent disent : pas trop tôt !

Pour la rentrée on annonce un ènieme décret sur le voile islamique (l'Abaya cette fois) et en voilà assez pour que la meute médiatique se jette sur le sujet et néglige l'essentiel : à quoi sert l'école ? Communiquer est une question de tempo, il vaut mieux ne pas tout dire en même temps.

L'été fini m'éloigne de l'océan. De toute façon, moi je suis un terrien, la mer, ce grand labour des profondeurs en mouvement ne m'appelle ni ne me retient longtemps ; elle me séduit mais elle me lasse assez vite.

Allons, rentrons, il faut en revenir aux soucis ordinaires.

## PUBLICATIONS

### Le Cercle anglais : témoin de trois siècles à Pau, par Pierre-Henri Sabin

*Étienne Lassailly*



David Blackburn est l'un de mes amis du Cercle anglais. C'est un parfait gentleman américain. Il est généreux comme tous les habitants du Kentucky, son pays natal. Il est aussi moderne comme les habitants de la Californie où il a travaillé. C'est aujourd'hui le meilleur historien de la période anglo-américaine à Pau au XIXe et au XXe siècle. Il habite la Villa Hutton et, aller le voir dans cette maison, c'est replonger dans ce passé qu'il connaît si bien. Ensemble et avec Erik de Salettes et Pierre-Henri Sabin, nous avons publié il y a quatre ans un livre consacré à Harry La Montagne qui fut un membre illustre et accompli du Cercle anglais.

Aujourd'hui, nous publions un autre livre qui s'intitule « Le Cercle anglais : témoin de trois siècles à Pau ». L'auteur est **Pierre-Henri Sabin**, disparu l'année dernière. Ses écrits sur l'histoire anglo-américaine de Pau et du **Cercle anglais**, ainsi que des portraits de ceux qui ont donné son âme au Cercle, sont réunis dans cet ouvrage. David Blackburn et moi l'avons abondamment illustré d'images des collections du Cercle ou des archives de Pau. L'ensemble est une révérence à l'époque des hivernants étrangers et au prestige du Cercle anglais.

Deux mots pour finir sur l'auteur. Qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, Pierre-Henri Sabin était assidu aux réunions du Cercle anglais. Il arrivait toujours habillé avec une élégance classique, tranchant avec le monde moderne qu'il regardait avec un esprit moqueur et même parfois désobligeant. Causeur vif et léger, sa verve se déployait le mieux dans les récits qu'il faisait des petites ou des grandes aventures des hommes et des femmes qu'il



avait connus. Ce génie de l'anecdote prenait sa source dans le don d'observation dont la nature l'avait doté. Mais il était nourri des multiples rencontres qu'il avait faites au cours de sa vie d'universitaire –il était Docteur en droit, d'élu communal et de dirigeant des structures sociales et médicales dépendant du Conseil Général des Pyrénées Atlantiques.

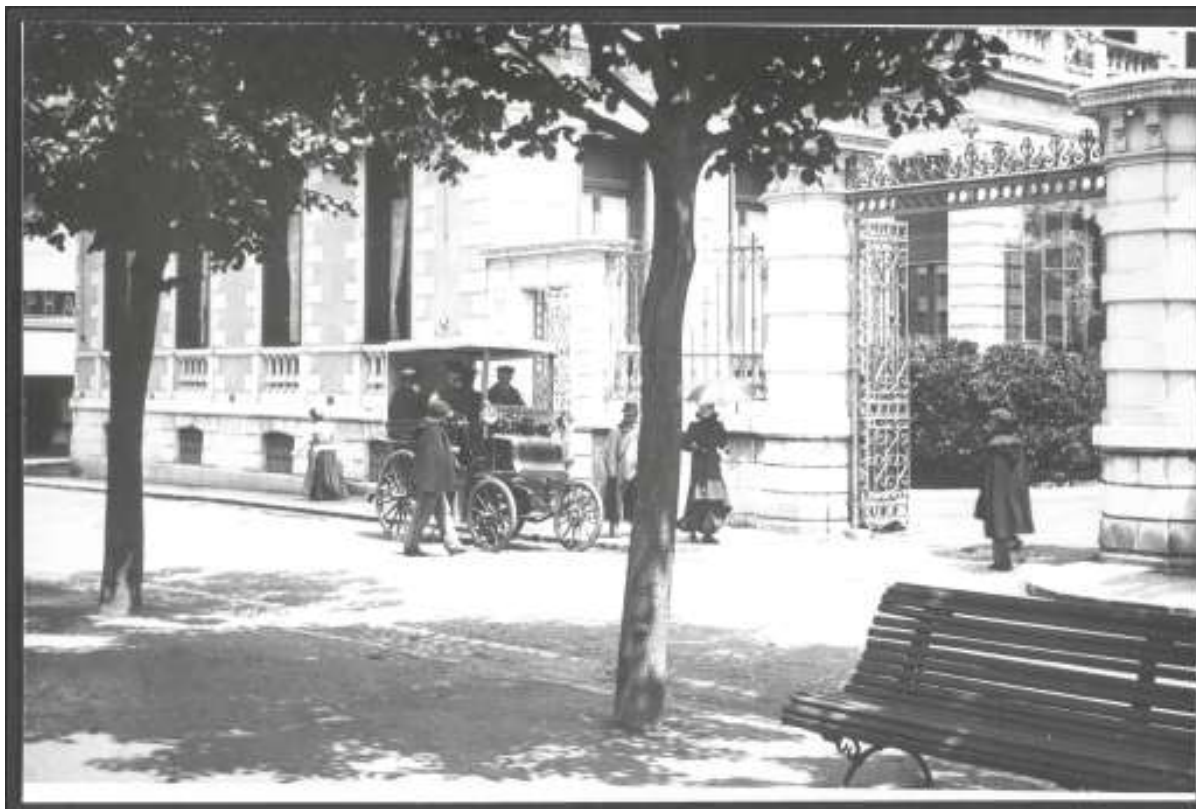
Il pouvait, à trente ans d'intervalle, rapporter une conversation insolite, croquer le portrait d'un fâcheux ou d'un excessif indigné. Ses flèches pouvaient être acérées bien que sa manière fût douce et un peu désenchantée.

L'homme de culture savait tout sur Pau et le Béarn, depuis ses origines lointaines, jusqu'à son histoire récente. L'histoire de l'essor de Pau sous l'influence de la colonie anglo-américaine était sa discipline préférée. Personne mieux que lui –il était l'historiographe et le Secrétaire Général du Cercle Anglais- ne savait en parler et la décrire.

Le lecteur de ces lignes peut se procurer ce livre auprès de l'auteur.



ENGLISH  
CLUB



*Entrée du cercle anglais de la place royale à son apogée.*



## PROCHAINS ÉVÉNEMENTS À L'ACADÉMIE :

**Lundi 18 septembre à 16h : Conversation académique « Maximilien et le Mexique » par Charles de Habsbourg – Villa Lawrance**

**Lundi 6 novembre à 15h : Séance publique – réception du général François Lecointre – Parlement de Navarre**

**Lundi 20 novembre à 16h : Conversation académique « Le bon roi Henri IV » par Christian Desplat – Villa Lawrance**

(autres dates en cours d'affectation)

## DÉCORATION

Par décret du 13 juillet et 2023, monsieur Philippe Dazet-Brun, professeur d'histoire contemporaine et secrétaire perpétuel de l'Académie des jeux floraux de Toulouse et membre de l'Académie de Béarn a été élevé au grade de chevalier de la légion d'honneur.

L'Académie de Béarn fait part de ses plus vives félicitations à notre distingué confrère.



## NECROLOGIE : René Creff

Nous étions quelques Académiciens à assister aux obsèques de notre confrère René Creff ce 13 juillet 2013 dans l'église Sainte-Bernadette de Pau. Toute sa famille bretonne était présente, ses frères nous rappelant sa haute stature et la force de sa présence. C'était pour moi un ami de presque 40 ans et lorsqu'il était le président de l'Union des ingénieurs et scientifiques du Bassin de l'Adour, j'étais son secrétaire général. Nous avons à cette époque, à la fin des années quatre-vingt, beaucoup travaillé ensemble. Il avait eu son premier poste à l'Université d'Orléans et il aimait beaucoup ma ville natale. C'est dans la forêt qui s'étend au sud de la ville, sur la rive droite de la Loire, et qui a enchanté mon enfance, qu'il avait acquis sa connaissance des chevaux et de l'équitation, puis de la chasse à courre. Nous partageons le goût de ces sports énergiques dans une nature brute, surtout lorsque la neige recouvre les chemins. A Pau, il a été un membre intrépide du Pau-Hunt et chacun se souvient des forts « hunters » qu'il montait parfaitement. Il aimait aussi le Cercle Anglais où il avait des amis fidèles. Il aurait aimé y parler l'anglais qu'il connaissait bien après ses séjours dans les Universités canadiennes et américaines, mais le temps de l'English Club était bien révolu. Scientifique de réputation internationale, c'était aussi un professeur qui savait convaincre ses étudiants par tous les moyens, y compris ceux de la simple confrontation d'homme à homme. Je vous invite à relire les discours de sa réception à l'Académie et juger ainsi de la pertinence de sa pensée. L'avenir nous dira s'il avait raison en nous promettant, en Europe de nord, un refroidissement des terres et des mers qui nous entourent.

E. L.

[https://academiedebearn.org/wp-content/uploads/2021/07/creff\\_discours.pdf](https://academiedebearn.org/wp-content/uploads/2021/07/creff_discours.pdf)